

Le paradis en partage

Simone Chaput

Volume 26, Number 1-2, 2014

Autour de Gabrielle Roy

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1029455ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1029455ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (print)

1916-7792 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chaput, S. (2014). Le paradis en partage. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 26(1-2), 49–56. <https://doi.org/10.7202/1029455ar>

Le paradis en partage

Simone CHAPUT

D'ici, je le vois clairement. Perché sur une enflure du Bouclier canadien, le chalet semble veiller sur le lac, domine le paysage comme un phare surmonte la mer. Les planches de cèdre qui le revêtent, c'est moi qui les ai sciées, sa terrasse en surplomb, c'est moi qui l'ai façonnée. Je le contemple, de mes yeux éteints, cet ouvrage de mes mains, et je sens dans mon cœur froid le frémissement chaud de la fierté. Car cette maison sur ce lac dans ce bois, c'est la parcelle de paradis que j'ai laissée en héritage à mes fils.

On ne cessait de se dire, Hélène et moi, que ce chalet sur les hauteurs, ouvert aux vents et aux saisons, on le construisait pour nos enfants, et pour les enfants de nos enfants. Aucun remords, donc, à la pensée que les longs jours blonds de leurs étés, ils les passaient à travailler.

À l'époque de la construction, Benoît avait douze ans, Christian, à peine dix. C'est avec de petites mains encore potelées qu'ils ont donc défriché le terrain, pelleté le sable et le gravier, poussé la brouette, charrié des seaux depuis le lac, si bas, si loin, miroitant ses fraîches eaux bleues devant leurs yeux brûlants de sel. C'est sur de frêles jambes de garçonnet, aussi, qu'ils ont monté et descendu cent fois par jour la face revêche de la falaise.

Dans les jours où je bâtissais la cheminée, ils avaient comme tâche de cueillir les roches parsemées sur le terrain et de les faire éclater, soit à grands coups de maillet, soit en les fracassant les unes contre les autres. Ce sont ces fragments de granit, avec leurs bords tranchants, avec leurs veines d'or et de rose, que j'ai encastrés dans le ciment pour finir la façade de la cheminée. C'était autour de cet âtre, Hélène et moi nous répétions inlassablement, que nos garçons, leur épouse et leurs

enfants se rassembleraient les soirs d'hiver, en rentrant d'une randonnée en ski sur les pistes de la forêt.

Encore un souvenir qui l'étreint, ce cœur sec de vieux mort: ce matin-là, les garçons avaient déniché une roche énorme, bien trop grosse pour leurs jeunes bras. Fiers de leur trouvaille, ils l'avaient arrachée de la terre qui la couvrait à moitié, l'avait traînée de peine et de misère vers la carrière de fortune qu'ils avaient aménagée à côté du chalet. C'est en la roulant enfin par terre que le malheur s'est produit. L'ayant dégagée trop tard, la main de Christian est restée coincée entre la pierre et la face de roc du sol, et son pouce a été fendu comme un fruit mûr, de l'ongle jusqu'à la jointure. Sous le choc, il n'avait d'abord rien senti. Ce n'est que lorsque son gant de travail s'était imbibé de sang qu'il s'était mis à hurler. Posant là la truelle, j'ai accouru, et, sans prendre le temps de réfléchir à ce que je risquais d'amputer, j'ai arraché son gant d'un geste fébrile. Le ciel soit loué, ni chair ni os ne sont restés au fond du gant visqueux, rien qu'une accumulation affreuse abondante de jeune sang clair.

Pendant que sa mère pensait le petit pouce écrabouillé, j'ai marché de long en large, j'ai pris un air crâneur, j'ai débité des bêtises. C'est le métier qui rentre, Christian, que je lui ai dit. C'est un rite de passage. C'est ton baptême de sang. C'est par ce sang versé sur cette terre que tu la fais tienne, que tu t'y enrachines pour la vie, que tu t'attaches par des liens indissolubles à cette maison, à cette forêt, à ce lac bleu sous le ciel bleu.

Debout derrière sa mère, Benoît observait tout, les yeux écarquillés. À mes mots solennels, absurdement ampoulés, je l'ai vu visiblement broncher. Pour le rassurer – mon premier-né, mon successeur, mon héritier présomptif –, je lui ai fait un clin d'œil de connivence. J'ai vu à son regard soudain éclairé qu'il avait compris que, si je mentais, c'était uniquement pour calmer le petit frère.

Parmi toutes les balivernes qu'on raconte au sujet de l'après-vie, la plus outrée est celle qui veut qu'il n'existe là-haut que paix, repos et béatitude. N'en croyez pas un mot. Les regrets qu'on enterre avec nous dans le temps ressuscitent avec nous dans l'éternité.

Comme Hélène, j'étais l'aîné de ma famille. En gestes et en paroles, j'avais agi en grand frère généreux, soucieux du bien-être des petits qui m'avaient suivi, mais, en secret, au fin fond de mon cœur, je me croyais enfant unique, le préféré, le mieux-aimé. Si la vérité m'avait effleuré l'esprit à la naissance de Christian, et à certains moments au cours de sa jeune vie, j'avais toujours réussi à l'étouffer, à l'enfouir dans un coin obscur de ma conscience. Mais dans cet autre monde, où tout est clarté, où tous les voiles sont déchirés, je ne puis plus la nier, cette effroyable vérité: il n'y a jamais eu, dans mon cœur égoïste, assez d'amour pour deux enfants.

À cette heure, où tous les mensonges sont morts avec moi, je croule sous le poids d'affreuses évidences – elles me pèsent cruellement, toutes les excuses dont j'usais librement pour justifier ma partialité. Si j'en donnais davantage à Benoît, c'est parce qu'il le méritait, parce qu'il travaillait plus fort, parce qu'il était l'aîné. Prétextes spécieux, s'écriait Christian, dans les jours terribles de l'adolescence. Il n'y en a toujours que pour Benoît! Et, dans mon esprit tordu, je trouvais dans sa révolte pourtant légitime la justification de mon parti pris.

Grâce à une quelconque providence et malgré mes interventions vaseuses, les garçons ont réussi à rester proches. Jeunes adultes, ils passaient tous leurs week-ends au chalet avec leurs amis. Parties de pêche et de chasse, baignades et ski de fond, foires et beuveries, on approuvait tout, Hélène et moi, si heureux étions-nous d'avoir gagné notre pari, de voir nos fils posséder en jeunes maîtres la maison qu'on leur avait si diligemment préparée. Même à l'époque des mariages, une belle complicité s'est installée entre les deux couples, et le chalet devint le lieu de prédilection de leurs rencontres. Pendant quelques années, le roulement des saisons s'est fait dans le calme: aucun conflit n'est venu assombrir la clarté pure des matins d'été, la lumière feutrée des après-midis d'hiver.

Mais l'avarice que j'avais semée dans le cœur de Benoît finit par produire sa vilaine fleur. À la naissance de son premier enfant, un désir atavique de possession s'est soudain éveillé en lui. Comme moi, il a voulu établir une dynastie, réserver à sa seule progéniture le bien qu'il s'attendait à recevoir en héritage. Il n'y avait pas question que cette maison, ce coin de paradis, il en soit spolié par son jeune frère. Sans dire un mot, il s'est donc

appliqué à se l'approprier. Toutes les réparations que, faute d'argent, j'avais indéfiniment reportées, toutes les rénovations dont on avait rêvé, Hélène et moi, et auxquelles on avait fini par renoncer, il s'est employé à les réaliser avec une vigueur qui nous a laissés pantois. Les ressources considérables dont il disposait, fût-ce argent, temps ou la force de ses bras, il s'est mis à les dépenser avec un abandon qui m'a fait blêmir. J'ai même cru un moment que c'était moi qu'il cherchait à déposséder.

Christian n'était pas dupe des manigances de son grand frère. Il a très bien compris que, si Benoît faisait preuve de tant d'assiduité auprès de moi et de sa mère, s'il s'immisçait ainsi dans nos bonnes grâces, c'était dans l'unique but de lui ravir son bien. Le chalet serait acquis, bien sûr, au fils qui avait su s'y investir. Benoît possédant une longueur d'avance dans les affections de ses parents, Christian se reconnut vaincu d'emblée. Dévoré par la colère, il n'a pourtant pipé mot. Trop fier pour endurer longtemps l'insupportable présomption de son frère, il a préféré passer ailleurs ses week-ends et ses semaines de vacances.

Sous ma vieille couenne morte, la honte glisse, me fouille les chairs de la pointe de sa lame. Ici, dans cette demeure, où les yeux sont dessillés, le regard aiguisé sur la pierre à affûter de l'éternité, je vois et j'accuse: quand on a constaté, Hélène et moi, que Christian ne viendrait plus, par sa présence, éveiller en nous la voix de la conscience, qu'il nous laisserait enfin entre nous – les premiers-nés, les ayants droit –, on n'a, ni elle ni moi, cherché à dissimuler la joie soulagée qui nous inondait le cœur.

Pendant bien des années, les deux frères se sont à peine vus. Mais, un week-end en juillet, quand Benoît et sa famille étaient partis en voyage dans l'Ouest canadien, Christian a profité de leur absence pour venir passer une fin de semaine avec nous au lac – histoire, avait-il précisé, de donner à ses petites la chance de faire un peu de pêche avec leurs grands-parents... Journée mémorable que ce samedi au plus fort de l'été. J'en conserve encore, en ce lieu qui sent ni l'épinette chauffée au soleil ni l'eau tourbeuse de la forêt boréale, le souvenir précis du bonheur humain. Le bonheur tout simple d'y être, dans ce paradis, où l'eau brasille et le ciel se confond de bleu. Où le rire des petites filles se mêle aux cris des mouettes et le monde entier sourit.

On était en terrasse, la table mise, la salade prête, les brochettes sur le gril, quand le téléphone a sonné. Tout de suite, j'ai senti mon cœur se serrer. J'ai senti la joie parfaite de la journée éclater en morceaux entre mes mains. C'était la femme de Benoît, annonçant leur rentrée de voyage, appelant pour dire qu'ils venaient à l'instant même nous rejoindre au chalet. Elle tenait à savoir, aussi, ce qu'il nous manquait en fait de provisions, ce qu'elle devait apporter pour la fin de semaine...

Je m'en veux encore d'avoir tu le hurlement qui m'était aussitôt monté dans la gorge. Je regrette, avec toute l'amertume de ce bonheur démolé, ma peur et ma déplorable lâcheté. J'aurais dû faire signe à Hélène, j'aurais dû crier: non, non! Dis-leur, Hélène, de rester chez eux! Dis-leur de remettre leur visite à la semaine prochaine!... Même ici, où tout est lumière, même soustrait à toute hypocrisie humaine, je n'arrive pas à m'expliquer pourquoi je n'ai rien dit, rien fait, pour détourner l'orage qui menaçait d'éclater. Est-ce la faiblesse qui m'a empêché d'agir (cette tare invisible qui me défigurait l'âme) ou le désir secret de voir sévir Benoît, de le voir reprendre haut la main le bien que Christian cherchait à lui usurper?

Il est entré en bourrasque, le regard sauvage, la lèvre retroussée. Laisant tomber à ses pieds la lourde glacière, il a affiché un sourire étroit, quand le bruit fracassant nous a fait sursauter. Fautifs, coupables, comme s'il nous surprenait en flagrant délit, nous nous sommes vite écartés de la table, cédant la place, l'échine pliée, aux propriétaires légitimes de la maison. Christian, quant à lui, n'a pas bougé le petit doigt. L'œil méfiant, il guettait son frère, tâchait de prendre la mesure de sa colère, se parait contre l'attaque inévitable. Elle ne s'est pas fait attendre.

Benoît a fait semblant de croire que Christian et sa famille partaient la nuit même. Puisque les chambres étaient toutes occupées, puisque le lendemain matin, à la première heure, ils iraient tous à la pêche, dans un bateau à six places. C'est pas grave, riposta Christian, pour ce qui en est des bateaux. Vous irez dans le tien; nous, on prendra celui de papa.

Benoît eut un sourire mauvais, et moi, j'ai voulu mourir. Celui de papa! s'exclama Benoît. On s'en est débarrassé il y a longtemps, du bateau de papa! On l'a donné, tiens, au premier venu!

Je sentais le regard de Christian me vriller le front; honteux, affligé, je n'ai pu lever la tête. Car ce vieux bateau de pêche, mon premier, c'était avec Christian que je l'avais choisi un lointain samedi en mai. Pour faire de la place dans le garage pour son nouveau bateau de luxe, Benoît avait insisté pour que je m'en défasse.

Un silence lourd s'est abattu sur la terrasse. Christian avait cessé de me dévisager, avait enfin porté son regard sur la face hilare de son frère. La voix à peine levée, il a grincé entre ses dents serrées: espèce de petit con. Pauvre petite saleté de merde. Il n'est même pas mort, le vieux, et déjà tu t'occupes à le plumer.

Le sourire évanoui, Benoît s'est approché de la table, s'y est appuyé de ses deux mains. Ayant été témoins à plus d'une reprise de ses très grandes colères, les femmes se mobilisèrent à l'instant. Prenant les enfants par la main, elles sont rentrées vite au chalet, fermant soigneusement les portes-fenêtres derrière elles. Même Hélène a cherché à se dérober. Elle esquissait le geste de se lever quand, d'une main tremblante, je l'ai obligée à reprendre sa place.

De quoi tu te mêles, conard. S'il fallait compter sur toi, hein, y'a longtemps qu'il en aurait plus, papa, ni de bateau ni de chalet. Tu crois peut-être que le travail se fait tout seul, tu crois que ça m'amuse de claquer mes économies sur cette vieille baraque?

Le visage de Christian a viré à l'écarlate. Se hissant lentement de sa chaise, il est venu se pencher, lui aussi, sur la table encombrée des restes du repas. Levant le menton vers son frère, il a écarté d'un mouvement brusque de sa main le couvert sale qui le gênait. C'est à ce moment-là que j'aurais dû intervenir, avant la rixe, avant les dégâts. Mais trop pusillanime pour agir, je suis resté figé à ma place, les mains pendantes entre mes genoux, inutile, impuissant.

Le regard mauvais, Christian dévisagea son frère avant de faire voir un sourire narquois. Pauvre petite saloperie, lui murmura-t-il. Minable petit arnaqueur de mes deux. Tu l'achètes, papa, puis lui, trop bon ou trop con, il se laisse tout bêtement acheter.

Touché enfin dans mon amour-propre, j'ai fini par lever les deux mains, j'ai réussi à trouver ma voix. Allez, les garçons, murmuré-je, abattu, ça suffit comme ça! Vous n'êtes plus des enfants! Tâchez donc de vous entendre!... Mais, selon son habitude, Benoît avait allumé une cigarette, avait inspiré une grande bouffée de fumée, puis, avec toute l'insolence de ses seize ans, l'avait rejetée dans le visage de son frère. Celui-ci, rouge de rage, s'est aussitôt élancé au-dessus de la table, il a saisi Benoît par le cou, s'est mis à le secouer comme un chien. La vaisselle a valsé un instant avant de tomber par terre en éclats, les restes de vin se sont renversés, la table elle-même a fini par s'effondrer.

Au milieu des cris et des pleurs des enfants, les femmes ont accouru, ont réussi à séparer les deux frères. (Moi, bien sûr, je n'ai rien fait, paralysé par mon habituelle veulerie.) Christian s'est laissé entraîné par sa famille, mais, au dernier moment, avant de disparaître dans le chalet, il s'est retourné pour faire face à son frère. Puis, la mâchoire nouée, les poings serrés, il lui a lancé à la figure: le beau salaud, va! Dire que c'est sur ça que papa a fixé son choix!

Puis il est disparu, pour ne jamais revenir.

C'est peu après cette ultime débâcle que je suis tombé malade: empoisonné par la honte, touché à mort par le dégoût que je m'inspirais. Le cancer a mis du temps à me tuer; j'ai eu le loisir de mijoter comme une soupe malsaine les remords et les regrets de toute une vie. Je reconnaissais, sans l'ombre d'un doute, que, par ma faute, Christian avait été victime d'une terrible injustice et j'étais convaincu qu'il m'en voudrait pour le reste de ses jours.

On lui a dit, à la fin, que la mort approchait. Il est arrivé sans s'annoncer, il s'est penché sur mon lit et m'a pris dans ses bras, il n'a plus quitté mon chevet. Sans jamais parler du passé, sans receler dans son regard clair ni blâme, ni reproche, il s'est employé à soulager le mal qui me sauvageait le corps. Il m'a essuyé le front, il a mouillé mes lèvres de fragments de glaçons, il m'a fait comprendre que tout m'était pardonné. Dans l'instant, j'ai revu tout ce qui avait composé, pour moi, le bonheur de l'existence, j'ai goûté, une dernière fois, aux délices du paradis que, par ma faute, j'avais perdu. Et un désir immense de vivre

m'a soudain gonflé le cœur, a fait jaillir dans mes yeux les larmes amères du regret. Lui saisissant la main, je lui ai dit, en l'implorant: je ne veux pas mourir, Christian. S'il te plaît, ne me laisse pas mourir. Mais c'était bien sûr trop tard, le mal était fait; surnois et irrémédiable, il s'était glissé de mon âme, s'était immiscé dans mes os.

Je revois ma tête blanche sur le drap blanc de ma dernière couche. Christian est assis à mon chevet, il effleure d'un doigt lent les cordes bleues de ma main. Debout près du lit, un infirmier ajuste le soluté, ouvre les vannes de mes veines à la douceur hypocrite de la morphine. Avant de nous quitter, il approche son visage du mien, met une main sur mon épaule. Puis, indiquant Christian d'un regard, il me demande: c'est votre fils, Monsieur Dupré?

Je ne dis rien, me contente de sourire. Lui aussi sourit, et puis enchaîne aussitôt: combien de fils avez-vous, Monsieur Dupré?

Et de mes lèvres rêches, sèches, perfides, tombe cette abomination: un seul, lui dis-je. Je n'ai qu'un seul fils...

Retors dans le temps, retors dans l'éternité: anéanti par la honte, force m'est d'avouer que, même en cette autre vie où tout est vérité, il m'est impossible de dire à quel fils je songeais.

Simone Chaput est une des romancières marquantes du Manitoba, tant par sa production en langue française qu'en langue anglaise. Deux fois lauréate du Prix littéraire du Manitoba français (maintenant Prix littéraire Rue-Deschambault), elle a publié aux Éditions du Blé quatre romans et un recueil de nouvelles. Elle a également publié deux romans chez la maison d'édition manitobaine Turnstone Press. Sa dernière parution, *Un vent prodigue*, un roman publié chez Leméac Éditeur en 2013, a remporté le Prix Champlain 2014 et le Prix des lecteurs de Radio-Canada 2014. Après avoir enseigné la langue et la littérature au Collegiate de l'Université de Winnipeg, Simone Chaput se consacre désormais à l'écriture.